

APPORTS SCIENTIFIQUES  
ET CULTURELS DU PROCHE-  
MOYEN ORIENT



ABDEL MECHERI

**APPORTS SCIENTIFIQUES  
ET CULTURELS DU PROCHE-  
MOYEN ORIENT**

Livre 1 : La Mésopotamie

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Photo de la couverture : Les archers (Musée du Louvre)

Cet élément de décor architectural ornait le palais de Darius Ier à Suse, vers 510 av. notre ère. Il est réalisé en briques à glaçures colorées, et représente une procession d'hommes armés de lances, d'arcs et de carquois. Cette scène figurative est encadrée de frises géométriques, en haut et en bas.

© Les Éditions du Net, 2023  
ISBN : 978-2-312-13479-6

*Je dédie cet ouvrage à  
Mon épouse Halima  
à mes trois garçons  
Ouanis  
Badreddine  
Abderrezak et son épouse Nadia  
et à mes petits-fils  
Massil  
Ahmed Yacine  
Et à ma petite fille Lou*



## Avant-propos

L'écrivain britannique Eric Arthur Blair dit George Orwell a écrit :

De tout temps, les puissants se sont arrangés avec la vérité pour donner à l'Histoire le sens qu'ils souhaitaient. Car bien ficelé, le mensonge est d'une efficacité redoutable ! Rien de tel qu'une contre-vérité pour préserver un secret d'état, qu'une illusion pour manipuler l'opinion, qu'une invention pour provoquer une guerre... Le XXe siècle ouvre une ère nouvelle : celles de la communication de masse et des médias, qui font du mensonge une arme d'autant plus puissante. Au service de toutes les idéologies, le mensonge a façonné notre époque, pour le meilleur et pour le pire : où serait l'Histoire sans propagande, sans désinformation, sans dissimulation ? Qui sont les menteurs ? Des chefs d'Etat, des hommes politiques ou des chefs d'Etat-major soutenus par leur hiérarchie. Ils n'hésitent pas à mentir à la radio, à la télévision, à des millions de personnes, et même sous serment devant les plus hautes instances de l'Etat. Ils s'appuient sur les services secrets, la stratégie militaire ou les agences de communication pour rendre crédibles leur mensonge. Une seule devise : « plus c'est gros, plus ça passe ! ». Dans les appareils d'Etat, tous les moyens sont bons pour accréditer ou masquer une opération. Le mensonge n'est pas une simple affaire de mot, voire de silence. Il suppose des réalisations pratiques ainsi que des supports techniques. Parfois, des équipes entières sont nécessaires pour bâtir les vraies illusions. Au service des nations, mentir, c'est réinventer le monde.

Je me dois d'ajouter que cette réalité s'étend aujourd'hui encore plus gravement au monde de la culture et de l'historiographie, cette science de l'histoire que les puissants ont accaparée pour l'utiliser à leur avantage, mettant en avant leurs pseudo-journalistes-écrivains. Heureusement, la générosité de la nature a créé des contrastes : le noir et le blanc, l'ombre et la lumière, le peuple et les gouvernants, les faibles et les puissants. Parfois, elle permet à une fleur de s'épanouir sur un tas de fumier. Je n'affirme pas que ce modeste écrit est une gerbe, il n'est qu'un bourgeois qui, tel un enfant, aspire à jouer dans la cour des grands. Sera-t-il lu ? Parviendra-t-il à convaincre ? J'ai fait de mon mieux pour m'investir en tant que tel, avec honnêteté et tous les moyens dont j'ai pu disposer, sans prétendre

détenir toute la vérité. J'adresse ce texte à chaque lecteur ou lectrice débarrassé(e) de xénophobie et d'ethnocentrisme, désireux(se) de ne plus être dupé(e) par les mystifications et les distorsions de la réalité.

Dans ces pages, je me suis efforcé de donner « parole » aux voix silencieuses de l'histoire mésopotamienne. J'ai cherché à échapper aux manipulations, aux préjugés et aux interprétations biaisées qui ont souvent obscurci notre compréhension de ces civilisations anciennes. Mon objectif est d'offrir une vision honnête et éclairée, débarrassée des artifices qui peuvent déformer la réalité.

Ce modeste ouvrage n'a pas la prétention d'écrire toute l'Histoire et toute la vérité, mais plutôt de semer des graines de remise en question. Je vous invite, en tant que lecteur ou lectrice, à remettre en question les discours tout faits, les récits préétablis et les vérités établies. Ensemble, explorons les chemins sinueux de l'histoire de la Mésopotamie, sans préjugés ni idées préconçues, afin de redécouvrir les merveilles et les vérités cachées.

Dans cette quête, il est essentiel de se libérer de l'ethnocentrisme, de l'intolérance et de la xénophobie qui obscurcissent notre perception. La diversité des cultures et des peuples a toujours été une richesse pour l'humanité. Il est temps de reconnaître que les civilisations mésopotamiennes ont contribué de manière significative à notre héritage collectif, indépendamment des frontières et des différences.

À travers ces pages, je vous invite à vous affranchir des mensonges, des illusions et des impostures qui ont façonné l'Histoire. C'est un voyage vers la vérité, où vous découvrirez les réalisations pratiques et les connaissances des anciens Mésopotamiens. Ensemble, nous pourrions déconstruire les faux récits et comprendre les enjeux qui ont influencé leur époque.

En tournant chaque page, nous pourrions entrevoir l'épanouissement de la vérité sur le fumier des mensonges, et peut-être, parmi les mots et les idées, trouverons-nous des graines de changement pour un avenir où la connaissance et la compréhension prévaudront.

Que cette humble contribution soit un appel à la réflexion, à la remise en question et à la quête incessante de la vérité. Ensemble, nous pouvons nous libérer des manipulations et reconstruire l'histoire dans toute sa complexité et sa splendeur.

Bienvenue dans ce voyage vers la vérité perdue de la Mésopotamie, où chaque mot est une pierre jetée dans l'océan des mensonges, avec l'espoir qu'il contribuera à éclairer notre chemin vers une meilleure compréhension de notre passé commun.

Abdelhamid MECHERI



## Chapitre 1

# LA LETTRE

« **Tout vient d'Orient** » selon Voltaire dans La Princesse de Babylone et plus particulièrement de Mésopotamie, qu'il est d'usage de considérer comme le « berceau de la civilisation », incontournable pour qui veut se tourner vers ses origines.

IN COMMUNIQUÉ DE PRESSE

L'Histoire commence en Mésopotamie

Exposition du 2 novembre 2016 au 23 janvier 2017

Avant même de toucher au bouton de la sonnette, Amar voit la porte s'ouvrir. Aïcha, sa femme guette son arrivée depuis près d'une heure. Il clopine depuis sa chute dans l'escalier qui accède à sa pharmacie. Il est vrai que dans ce bâtiment, les marches sont bien inégales !

Un de ses employés l'accompagne. Il s'efforce de faire rentrer en les poussant, trois caisses en bois, apparemment lourdes et bien chargées.

Amar serre sous son bras une grande enveloppe jaunâtre et froissée. Il n'a pas le réflexe de retenir le Shar-pei<sup>1</sup> qui le précède.

Après s'être faulilé entre ses jambes et la canne sur laquelle il s'appuie, le chien pénètre dans la maison tout content, remuant sa petite queue en des mouvements rapides et aussi larges que possible. Aïcha est furieuse ; le couloir qu'elle venait d'astiquer est maintenant maculé de ronds de boue laissés par les pattes du chien

– Fang vient là, lui crie-t-elle,

---

1. Le Shar-pei est un chien originaire de Chine. Il a une tête carrée et des yeux foncés, ses oreilles sont petites, triangulaires et sa queue enroulée sur le dos comme un tire-bouchon. De taille moyenne, il pèse entre 20-30 kgs s'il est bien nourri. C'est un chien calme, indépendant, protecteur et très loyal envers ses maîtres. S'il est parfois méfiant envers les étrangers, il reste d'une socialisation précoce et s'adapte facilement à un environnement calme et apaisant. Le Shar-pei peut être un parfait chien de garde s'il reçoit une éducation propice par un maître ayant les capacités nécessaires.

Le chien coupable revient et s'assoit docilement au pied d'Aïcha.

– Tu vois ce que tu as salopé lui dit-elle en pointant d'un doigt accusateur les larges taches brunes. Maintenant je vais tout refaire.

Amar les regarde, amusé ; le chien chinois penaud et Aïcha qui se la joue fâchée et furieuse.

Il sait qu'entre elle et l'animal dressé, à elle seule obéissant, une complicité d'amour et de tendresse s'est développée depuis qu'elle lui a donné la tétée.

Amar tient sous le bras une grande enveloppe.

Aïcha est intriguée par les trois coffres.

– C'est quoi... ?

Elle n'a pas le temps de finir sa question :

– Ce sont des livres. Je t'expliquerai tout à l'heure. Pour le moment, montre-nous où nous pouvons mettre ces caisses avant l'arrivée des enfants.

– Ce n'est pas dangereux ?

– Les livres ne sont dangereux que dans leur contenu s'ils remettent en cause les idées reçues.

Amar ôte ses chaussures, puis retire un chiffon d'un meuble et les essuie consciencieusement, recherchant du coin de l'oeil l'approbation d'Aïcha. « Pour Fang, elle se débrouillera », se dit-il. « De toutes les façons les enfants vont arriver et ce sera le... bazar » finit-il par trouver un mot plus approprié et moins grossier.

Aïcha s'est procuré Fang encore bébé auprès d'un cuisinier d'un des chantiers ; l'Etat avait fait appel à plusieurs sociétés Chinoises pour le programme pluriannuel de construction de milliers de logements, bâtiments industriels et autres infrastructures.

Il y a un cuisinier qui travail sur plusieurs chantiers ; l'Etat avait fait appel à plusieurs sociétés asiates pour le programme pluriannuel de construction de milliers de logements, bâtiments industries et autres infrastructures. Elles avaient installé leurs bases de vie, entièrement pourvues et protégées ; chambrées pour les ouvriers, cuisine, cantine, bureaux, etc. en plusieurs endroits du pays, closes, bardées de plaques métalliques sur lesquelles étaient peintes en grands caractères chinois leurs coordonnées et le projet dont elles avaient la charge. Le cuisinier appelait ce chiot Fang. Il avait fait promettre à Aïcha de bien en prendre soin et de ne pas lui changer de nom

Une fois les caisses, enfermées dans la chambre généralement réservée aux invités, Aïcha prend le chien par le collier et l'emmène à la salle de bain. Elle est incapable de faire les choses à moitié. Quelques minutes plus tard Fang en sort, le

poil hérissé, lavé et brillant. Il éternue et vient s'asseoir aux pieds d'Amar. Pas pour longtemps ; La porte d'entrée vient de claquer, les enfants viennent de pénétrer braillards et fonceurs.

– Halte-là ! ordonne Aïcha, enlevez vos chaussures et débarrassez-vous de vos manteaux et pèlerine. Lavez-vous et venez manger ensuite.

L'ordre, c'en est un, est indiscutable. Silencieux, ils obéissent, passent par la salle de bain, montent les trois marches qui mènent au coin cuisine et s'installent autour de la haute table au plateau de marbre, sur les tabourets adaptés à leur taille.

– Toi, Monsieur Fang comme d'habitude tu vas manger là-bas dans ton coin ! lui dit Aïcha.

Le chien se lève et se dirige vers son coin-repas en trainant des pattes.

Amar s'assoit sur le seul tabouret à dossier au bout de la table. Puis, comme si piqué par un insecte imaginaire, il se lève, descend les trois marches aussi rapidement que lui permet son handicap.

– Où vas-tu ? lui dit Aïcha en posant sur la table, face au tabouret à dossier, le plat servi à son mari.

– Je reviens.

Il ouvre la porte de la chambre des invités, se saisit de l'enveloppe, s'assoit sur une des caisses et entame la lecture du document qu'il a retiré.

– Si tu ne reviens pas vite, le repas va être froid ! crie Aïcha.

D'abord absorbé puis, au fur et à mesure de sa lecture, décontenancé, il ferme les yeux et baisse la tête. Deux larmes descendent jusqu'aux commissures de ses lèvres.

« Il faut immédiatement en parler aux enfants, le repas peut attendre. »

La lettre à la main, il revient à sa place toujours en clopinant. Il s'installe, ajuste son tabouret et pose un regard vague et triste sur chacun.

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète Aïcha.

– Abdel est mort.

– Abdelkader ?

– Oui, Abdelkader. Il est mort en Syrie, il y a quelques semaines. C'est lui qui m'a envoyé cette lettre, dit-il en secouant le papier, et les caisses de livres qui sont dans la chambre des invités.

– Et ?

– Je vous lis la lettre. Il ajuste ses lunettes du bout de son majeur.

« Mon cher ami Amar ;

Quand tu liras cette lettre – ma dernière, qui j’espère, te parviendra assez vite avec mes quelques livres, ma seule richesse, glanés çà et là dans des boutiques obscures fréquentées par des initiés, anonymes chercheurs en quête d’une part de vérité –, je serai sous terre dans le cimetière de Damas.

A ma demande je serais enterré par des amis syriens d’origine algérienne installés en Syrie depuis l’époque de l’exil auquel le gouvernement français a forcé l’Emir Abdelkader, près de la tombe du regretté et controversé Mohamed Shahrour, surnommé par certains le “Martin Luther de l’islam”.

J’ai quitté le pays en qualité de reporter d’investigation en 1989 et parcouru les pays du golfe de l’est à l’ouest et du nord au sud.

Tu excuseras la longueur de ma dernière lettre. C’est le seul moyen de te faire partager mes constats et mes récentes découvertes à propos des événements qui ont secoué cette région depuis... bien longtemps avant mon arrivée.

Les Arabes et leurs voisins de Perse ne sont pas arrivés à tirer un trait sur le passé historique, depuis la grande sédition, perpétrée par les hommes, sous prétexte de considérations religieuses, qui remonte la mort du quatrième Calife et l’accaparement du pouvoir par les Omeyyades.

Ce litige s’est approfondi telle une béance abyssale, si vaste et si profonde, qu’elle semble hors de portée de tout compromis, contrairement à la réconciliation opérée entre protestants et catholiques au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Lors de ma visite en ces pays, j’ai constaté avec une immense tristesse, la rancune qu’entretiennent les pouvoirs politique et religieux au sein de populations pauvres, endoctrinées et dangereusement opposées à toute tentative de réconciliation.

Mon séjour en Irak, \_ cette ancienne Mésopotamie où Sumériens et Babyloniens, ont créé – contrairement à ce que prétendent certains historiens “hellénistes” –, la première écriture, le commencement de l’histoire et le système sexagésimal qui fait partie de notre quotidien quand on regarde l’heure, m’a profondément marqué.

L’aboutissement avilissant auquel est arrivé ce peuple si fier de son passé et malheureusement assujetti depuis la fin des années 60 à un pouvoir totalitaire, despotique et arrogant malgré l’immense faiblesse de sa puissance industrielle, militaire et politique m’a profondément attristé.

J’ai vu mon cher Amar, ce pays soumis au diktat. On ne savait pas même pas y produire le moindre véhicule alors que l’Occident pour justifier sa destruction, l’accusait injustement et sans vergogne de fabriquer des armes de destruction

massive. Accusation révélée entièrement fautive au lendemain de la débâcle et du Massacre d'une population pacifique et démunie, comme l'a prouvé l'attaque aérienne programmée et ordonnée par le Pentagone sur le marché couvert d'Al-Amariya à Bagdad où j'y étais le 13 février 1991 et où périrent plus de 400 familles (soit 3000 femmes, hommes, vieillards et enfants). Pendant longtemps le mensonge de dommage collatéral fleurira à la une de leurs journaux ou agrémentera leurs discours télévisés. Quelle ironie ! L'impudent n'en fait jamais preuve !

J'ai miraculeusement échappé à ce massacre après la perte de mon bras droit. Mes graves blessures ont entraîné mon cerveau et ma mémoire au cours de mon hospitalisation, vers d'autres massacres antérieurs beaucoup plus destructeurs sans que les commanditaires ne soient menacés par une quelconque cour de justice prétendument internationale.

Je veux d'abord parler des deux bombes larguées sur un Japon déjà vaincu et défait, qu'une seule de ces bombes aurait mis complètement à genoux. Mais il en fallait deux aux surnoms ironiques, à ces commanditaires pour faire montre aux autres pays de leur capacité de destruction et de la portée de leur vengeance, non pas sur un pouvoir mais sur un peuple, le pauvre peuple.

La preuve de leur arrogance et de leur ironie se trouve, pour celui qui veut la voir, dans les noms attribués à ces bombes comme si elles étaient des jouets :

La première bombe atomique nommée "Little Boy" (petit garçon), a été larguée sur la ville japonaise d'Hiroshima le 6 août 1945, par l'armée américaine. Elle avait une puissance explosive équivalente à environ 15 kilotonnes de TNT, et a tué environ 140.000 personnes, dont la plupart étaient des civils.

Trois jours plus tard, le 9 août 1945, une seconde bombe atomique nommée "Fat Man" (homme obèse) a été larguée sur la ville japonaise de Nagasaki par l'armée américaine. Cette bombe avait une puissance explosive équivalente à environ 21 kilotonnes de TNT et a tué environ 60.000 à 80.000 personnes, encore une fois, pour la plupart des civils.

Le pire dans cet horrible événement c'est qu'en 1946, les États-Unis ont organisé un tribunal militaire international pour juger les responsables japonais de crimes de guerre, mais la question de savoir si les dirigeants américains devaient être poursuivis n'a jamais été soulevée.

Et... Plusieurs années après la fin de la guerre, le Tribunal de Tokyo (et non des USA) a jugé des dirigeants japonais pour crimes de guerre. Il n'a pas examiné les bombardements atomiques américains.

Ne voilà-t-il pas que le bourreau accuse la victime ?